

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

Dimanche avant l'Ascension; des habitants de la campagne; sur la fuite des serments.

1. Vous vous êtes assis, dans les jours qui viennent de s'écouler, au banquet des saints martyrs : vous avez été enivrés de joies spirituelles; vous avez ressenti les ineffables tressaillements de la vertu; vous avez vu le flanc des victimes ouvert, leurs entrailles déchirées, le sang couler de toutes parts, et l'appareil d'une infinité de tortures. Vous avez vu la nature de l'homme s'élever au-dessus d'elle-même, des couronnes tressées avec du sang; et, formant un chœur magnifique, vous avez parcouru la ville entière à la suite du guide sublime qui vous montrait la voie. Mais nous, la maladie nous a contraint, malgré nos vifs désirs, de ne pas sortir de notre demeure. Cependant, si nous n'avons pas pris part à la solennité que vous avez célébrée, nous avons pris part à votre joie; si nous n'avons pas eu la consolation de vous adresser la parole, nous avons goûté quelque chose de votre bonheur. Telle est la force de la charité : elle communique une joie égale et à ceux qui possèdent un bien et à ceux qui en sont privés; elle nous apprend à regarder le bien du prochain comme notre bien propre. Voilà pourquoi je me réjouissais avec vous, bien qu'enfermé chez moi : voilà pourquoi, avant même que ma santé ait été complètement rétablie, je me suis levé et j'ai couru vers vous, pour voir vos visages chéris, et participer à la fête de ce jour. Je regarde, en effet, ce jour comme le jour d'une très grande fête, à cause de ceux de nos frères qui aujourd'hui honorent la ville et rehaussent l'éclat de cette assemblée par leur présence. Ils sont distingués de nous par leur langage, mais ils en sont rapprochés par la foi. Leur vie est une vie paisible et vraiment admirable de sagesse. Chez ces hommes, vous ne trouverez ni spectacles corrompueurs, ni combats de chevaux, ni femmes débauchées, ni les autres désordres de la ville; rien parmi eux qui ressemble à la licence; de toutes parts fleurit une parfaite retenue. La cause en est que leur vie se passe dans les fatigues, qu'ils ont dans la culture de la terre une continuelle leçon de sobriété et de vertu, et qu'ils exercent un art que le Seigneur a introduit avant tous les autres dans la vie humaine.

Avant qu'Adam eût péché, quand il jouissait d'une liberté entière, Dieu lui imposa la culture de la terre, non certes comme une tâche pénible et pleine d'ennuis, mais comme un exercice propre à le former à une philosophie salutaire. «Il le plaça, dit l'Écriture, dans le paradis, pour en être le travailleur et le gardien.» (Gen 2,15) Vous verriez donc chacun de nos frères que voilà tantôt courbant les bœufs sous le joug de la charrue, dirigeant la charrue elle-même, et creusant de profonds sillons; tantôt montant dans la chaire sacrée et cultivant les âmes qui leur sont soumises; vous les verriez maintenant, la serpe à la main, brisant les épines qui couvrent le sol, puis purifiant par la parole les âmes de leurs péchés. Ils ne rougissent pas de travailler les champs, comme les habitants de notre cité : c'est de l'oisiveté qu'ils rougissent; car ils savent qu'on apprend à son école toute sorte d'iniquités, et qu'elle a dès le commencement enseigné la malice à ses fidèles disciples. Aussi, à notre avis, pratiquent-ils la meilleure des philosophies. La vertu ne consiste pas chez eux dans l'habit et le maintien : elle est gravée profondément dans leur âme et elle se traduit par leurs sentiments. Regardez les philosophes païens; ils ne valent guère mieux que les gens adonnés professionnellement aux représentations théâtrales et mimiques : leur manteau, leur barbe, leur robe, voilà tout ce qu'ils peuvent montrer. Ceux-là, au contraire, laissant de côté le bâton, la barbe, et toute espèce d'appareil, présentent leur âme ornée des principes de la véritable philosophie, et à ces principes ils ajoutent les œuvres. Interrogez l'un de ces hommes qui vivent au milieu des travaux des champs et qui ont été nourris près de la herse et de la charrue, sur ces grandes questions au sujet desquelles les philosophes profanes se livrent à des digressions infinies et dépensent d'innombrables discours, sans pouvoir donner une seule solution raisonnable; et cet homme vous répondra avec autant de solidité que de sens.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'ils donnent à leurs croyances l'appui de leurs œuvres. L'immortalité de l'âme, le compte qu'il nous faudra rendre de toutes les actions de cette vie, notre comparution en présence du redoutable tribunal, toutes ces vérités sont pour eux l'objet d'une conviction si profonde, qu'elles forment le but des espérances de toute leur vie. S'élevant au-dessus des grandeurs du siècle, comprenant ce mot de l'Écriture, «vanité des vanités, tout n'est que vanité,» (Ec 1,2) ils n'aspirent à aucun de ces biens qui semblent doués d'un brillant éclat. Sur Dieu, leur philosophie embrasse tout ce que Dieu a ordonné. Prenez-en un parmi eux, et faites comparaître à côté de lui un de ces philosophes étrangers; il est vrai que vous n'en trouverez aucun. En présence, dis-je, de ces

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

simples chrétiens, ouvrez les ouvrages des philosophes de l'antiquité, parcourez les doctrines qu'ils ont enseignées; rapprochez par la forme de parallèle la réponse de ceux-là et les opinions professées autrefois par ces derniers, et vous verrez combien est grande la sagesse des uns et la folie des autres. Tandis que les philosophes païens prétendent que l'univers n'est soumis à l'action d'aucune providence, que Dieu n'a pas créé le monde, que la vertu ne se suffit pas à elle-même, et qu'il faut en outre de la fortune, de la noblesse, de l'éclat extérieur, et une foule d'autres choses encore plus ridicules, ces simples fidèles reconnaissent la Providence, un jugement après cette vie, l'action créatrice du Seigneur, qui a tiré du néant tout ce qui existe. Comme ils ignorent complètement les sciences profanes, qui ne découvrirait ici un témoignage évident de la puissance du Christ, qui élève ces hommes ignorants et illettrés autant au-dessus de ces sages qui se glorifiaient de leur science, que des personnes sensées le sont au-dessus des petits enfants ?

Et après cela, en quoi leur langage rustique pourrait-il leur être préjudiciable, quand leur esprit est rempli de tant de sagesse ? Quel avantage, d'autre part, les philosophes profanes retireront-ils de leur connaissance des lettres, puisque leur esprit est vide des saines doctrines ? C'est comme si l'on portait une épée dont la poignée serait d'argent et dont la lame serait d'un métal plus faible que le plomb. Chez les philosophes dont nous parlons, les plus belles paroles, les plus beaux mots se pressent sur leur langue; mais leur pensée est d'une faiblesse étonnante et d'une radicale impuissance. Il n'en est pas ainsi de nos philosophes à nous; tout au contraire, une sagesse divine orne leur esprit, et leur vie est l'expression fidèle de leurs croyances. Ne cherchez pas chez eux de femmes aux mœurs faciles, ni l'usage des vêtements précieux, du fard et des couleurs: ils repoussent tous ces principes de corruption. C'est pourquoi il leur est facile de retenir dans la décence le peuple qui leur est confié, et d'assurer l'observation exacte de la loi par laquelle Paul nous défend, une fois que nous aurons la nourriture et le vêtement, de chercher autre chose. Ils ne connaissent pas non plus l'emploi de ces parfums qui séduisent l'âme : la terre par sa fécondité leur offre une variété de fleurs dont l'odeur suave défie l'art le plus raffiné. Aussi une santé parfaite est-elle chez eux le partage de l'âme et du corps, parce qu'ils renoncent à tout ce qui amollit, qu'ils évitent les flots pernicieux de l'ivresse, et qu'ils ne dépassent pas dans leurs aliments la mesure de ce qui leur est nécessaire. Donc, au lieu de les dédaigner à cause de leur extérieur, admirons-les à cause de leurs sentiments. A quoi bon un habit plus ou moins distingué, lorsque l'âme est couverte de haillons plus misérables que les haillons du dernier mendiant ? Il ne faut pas juger des louanges et de l'admiration dues à un homme par ses habits, ni même par son corps, mais par son âme. Considérez leur âme telle qu'elle est, et vous en verrez la beauté se traduire dans leurs paroles, dans leurs croyances et dans toute leur conduite.

2. Que les Grecs ne viennent plus nous vanter leurs philosophes et leur sagesse plus misérable que la doctrine la plus insensée; qu'ils se retirent plutôt avec confusion et qu'ils se voilent la face. Pendant leur vie entière ces philosophes ont à peine enseigné leur doctrine à un petit nombre de disciples, et encore au plus léger péril, ces disciples les ont-ils abandonnés. Mais les disciples du Christ, ces pêcheurs, ces publicains, ces fabricants de tentes, ont ramené en peu d'années la terre entière à la vérité; et quoique d'innombrables dangers surgissent de toutes parts, la prédication sainte, au lieu d'en être affaiblie, n'en a été que plus florissante et plus rapide dans ses progrès; et des hommes grossiers, occupés aux travaux des champs, nourris parmi les troupeaux, ont été initiés aux secrets de la sagesse. Animés entre autres sentiments de cette charité profonde qui est le principe de tous les biens, ces fidèles sont accourus vers nous, et ont enduré les fatigues d'une longue course pour embrasser les membres du corps auquel ils appartiennent. A nous, en retour de la charité et de la sympathie qu'ils nous ont témoignées, le soin de ne les laisser partir qu'après avoir pourvu à tous leurs besoins. Et maintenant parlons encore des serments afin de détruire complètement en vous tous cette funeste habitude.

Je veux aujourd'hui vous rappeler en premier lieu quelques-unes des choses que je vous ai dites il n'y a pas longtemps. Lorsque les Juifs furent délivrés du joug de la Perse et qu'après leur affranchissement de cette tyrannie, ils furent revenus dans leur patrie, le Prophète leur parla en ces termes : «J'ai vu une faux volante ayant vingt coudées de long et dix coudées de large.» Il leur expliqua ensuite cette vision, et il ajouta : «Voici la malédiction qui s'avance sur la face de la terre; et elle entrera dans la maison du parjure, et elle y portera la désolation, et elle en renversera le bois et les pierres.» (Za 5,1-4) La lecture de ce passage achevée, nous nous demandons pourquoi non seulement la personne du parjure, mais encore sa demeure était vouée à la destruction; et nous en trouvons la

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

cause en ce que Dieu veut que le châtement des grandes fautes soit durable, pour ramener ensuite les hommes à la vertu. Comme le parjure après sa mort doit nécessairement être enseveli et descendu dans le sein de la terre; pour ne pas ensevelir avec son cadavre son iniquité, le Seigneur fait de son habitation un amas de ruines dont la vue frappe les passants, et les excite, lorsqu'ils viennent à connaître la cause de cette destruction, à fuir le péché. C'est ce qui est arrivé à Sodome. Parce que ses habitants s'étaient livrés aux ardeurs d'une concupiscence contre nature, le feu tombé du ciel transforma en une terre embrasée la terre de cette contrée : Dieu voulait que le châtement de leurs crimes fût un châtement éternel. Et remarquez la miséricorde du Seigneur, ce ne sont pas les coupables eux-mêmes qu'il a condamnés à brûler jusqu'à ce jour : il a dérobé complètement leurs cendres à nos regards; mais il a embrasé la contrée qu'ils habitaient, l'offrant en spectacle à tous ceux qui dans la suite désireraient la considérer par eux-mêmes, en sorte que cette terre, par son seul aspect, avertit toutes les générations, et leur crie dans le plus éclatant langage : Ne commettez pas les crimes de Sodome, si vous ne voulez pas subir le sort de Sodome. Aucune parole ne se grave aussi profondément dans notre esprit qu'un spectacle effrayant où se conservent ineffaçables les traces des catastrophes passées. C'est le témoignage que rendent les voyageurs qui ont visité ces lieux. Quand ils entendaient auparavant ce que l'Écriture nous en raconte, ils n'éprouvaient qu'une crainte médiocre. Mais lorsqu'ils furent venus sur les lieux mêmes et qu'ils visitèrent la contrée; lorsqu'ils virent la désolation régner à la surface, qu'ils constatèrent la réalité de l'incendie, qu'ils aperçurent partout de la cendre et de la poussière, sans aucun vestige de terre végétale, ils furent frappés de terreur, et se retirèrent emportant avec le souvenir de ce spectacle une leçon de sagesse. Des rapports étroits existent ici entre le crime et le châtement. De même que les Sodomites se livraient à des actes contre nature et qui étaient opposés à la multiplication de la postérité, de même le Seigneur, pour châtier de tels débordements, condamna toute la contrée à la stérilité et à la désolation la plus complète. Si donc il a menacé de renverser la maison des parjures, c'est afin que ce châtement inspire au reste des hommes une plus grande réserve.

3. Ce que je vous montrerai aujourd'hui, ce n'est pas seulement deux ou trois maisons conduites par le serment à leur ruine, mais une ville entière, mais un peuple religieux, mais une nation qui avait été toujours l'objet de faveurs particulières, mais une tribu qui avait échappé à de nombreux dangers. Je veux parler de Jérusalem, la cité de Dieu, la ville où l'on voyait l'Arche sainte et où le Seigneur était adoré avec une pompe admirable; je veux vous parler de cette ville où les prophètes avaient rendu leurs oracles, où avec l'Arche se trouvaient les Tables de la loi, l'Urne d'or, où l'Esprit divin faisait entendre sa voix, et que les anges aimaient à visiter. Des guerres sans nombre s'élevaient contre Jérusalem; elle fut souvent exposée aux attaques des barbares; et comme si elle eût été défendue par un mur de diamant, elle brava toujours ses ennemis, et quand le pays entier était en proie à la ruine, elle n'avait pour son compte aucun malheur à déplorer. Chose encore plus étonnante, plus d'une fois elle obligea ses ennemis à revenir sur leurs pas après avoir subi une défaite désastreuse. Dieu l'entourait d'une providence si particulière qu'il tenait lui-même ce langage : «Comme une grappe de raisin dans le désert, ainsi j'ai trouvé Israël; et j'ai choisi leurs pères comme ces fruits qui se montrent les premiers au sommet du figuier.» (Os9,16) «Jérusalem est semblable aux fruits de l'olivier planté sur un lieu élevé : ne lui causez pas de dommage.» (Is 65,8) Et pourtant une ville chérie du Seigneur, arrachée à tant de périls; cette ville qui, en beaucoup de ses prévarications, avait obtenu indulgence, et qui seule entre toutes les autres avait pu éviter la captivité, a dû sa ruine non pas une fois, mais deux, mais plusieurs fois aux serments. Voulez-vous savoir comment ? Je vais vous le dire.

Il y eut à Jérusalem un roi nommé Sédécias. Ce roi s'était engagé par serment à rester le fidèle allié du roi barbare Nabuchodonosor. Mais il viola sa promesse et passa du côté du roi d'Égypte, et, par le peu de cas qu'il fit de son serment, il s'attira les calamités dont vous allez entendre tout à l'heure le récit. Il est auparavant nécessaire de rapporter la parabole dans laquelle le Prophète prédit ces événements. «Le Seigneur m'adresse la parole et me dit : Fils de l'homme, propose ce récit, et raconte la parabole suivante : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Un aigle énorme s'avance, avec de grandes ailes, un corps immense et des serres redoutables.» (Ez 17,1-3) L'aigle dont il est ici fait mention est le roi de Babylone; il est représenté comme un aigle énorme, avec un corps immense et de redoutables serres, à cause de sa nombreuse armée, de l'étendue de sa puissance et de la rapidité de ses attaques : ce que sont pour les aigles les griffes et les ailes, les soldats et les

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

chevaux le sont pour les rois. «Cet aigle, poursuit le Prophète, dirige son vol de manière à pénétrer dans le Liban.» (Ez 3) Qu'est-ce à dire, dirige son vol ? ... Cette métaphore désigne l'intention, le dessein du roi de Babylone : quant à la proie, elle prend ici le nom de Liban à cause de la proximité de cette montagne. Voulant ensuite parler des serments et des traités d'alliance, le Prophète continue en ces termes : «Il prit un grain de semence ordinaire, le confia à un champ destiné à recevoir cette semence afin qu'il y prit racine et qu'il s'élevât au-dessus des grandes eaux; il le plaça de manière à ce qu'il frappât les regards. Et ce grain germa, et en se développant il forma une vigne faible et petite, et les branches de cette vigne s'étendaient vers l'aigle, et ses racines demeurèrent sous lui.» (Ibid., 5) Cette vigne c'est la ville de Jérusalem. En disant que les branches de cette vigne s'étendaient vers l'aigle et que ses racines demeurèrent sous lui, le Prophète fait allusion à l'alliance et au pacte que Jérusalem avait conclu avec le roi de Babylone, et à l'appui qu'elle avait cherché auprès de ce monarque. Voici comment le Prophète raconte la violation de cette alliance : «Et il parut un autre aigle énorme aux ailes nombreuses et aux nombreuses serres. Et la vigne paraît étendre vers lui ses pampres et ses sarments, afin d'être arrosée de ses eaux. Et alors je m'écriai : Voici ce que dit le Seigneur : Est-ce que cette vigne prospérera ?» Sans doute il s'adresse cette question parce qu'elle n'a pas observé son pacte et son serment. « Est-ce qu'elle pourra subsister, être sauvée et éviter la ruine ?» (Ibid., 7-9) Montrant exprès que cela ne saurait être et que le serment la condamne à périr, il décrit le châtement qui l'attend et il en donne la cause : «Ses racines si tendres, ses fruits seront en proie à la pourriture, et ses rejetons seront desséchés.» (Ibid., 9) Pour faire entendre que cette ruine n'est pas l'œuvre d'une puissance humaine, mais de la colère divine qu'elle a attirée sur elle par ses serments, Ézéchiël ajoute : «Il ne faudra pour la détruire jusque dans ses ruines, ni un bras fort ni un peuple nombreux.» (Ibid., 9)

Telle est la parabole : l'explication en est bientôt donnée en ces termes : «Voilà que le roi de Babylone vient à Jérusalem.» (Ez 30,12) Puis entre autres détails le Prophète mentionne l'alliance et les serments : «Elle fera, dit-il, un traité avec lui.» (Ibid., 13) Après quoi il indique la révolte qui suivit ce traité : «Et le roi s'éloignera de ce prince, et il enverra des ambassadeurs au roi d'Egypte pour en obtenir des chevaux et des troupes nombreuses.» (Ez 15) Enfin, il en vient à montrer que le serment est le vrai principe de cette catastrophe. «C'est, je le garantis, dans le séjour du monarque par qui il a été établi roi, au milieu de Babylone, que mourra ce prince qui a méprisé la malédiction divine, qui a été infidèle à mon alliance, et non au milieu d'une grande armée et d'un peuple nombreux; car il a foulé aux pieds son serment et manqué à mon alliance. C'est pourquoi le serment qu'il a méprisé et l'alliance qu'il a rompue retomberont sur sa tête, et j'étendrai sur lui mes filets.» (Ibid., 16-20) Vous le voyez, ce n'est pas une seule fois, ni deux fois, mais à plusieurs reprises que le Seigneur attribue au serment de Sédécias tous les maux que ce prince eut à souffrir.

La vengeance que Dieu a tirée de Jérusalem à cause de ce serment, n'est pas le seul fait destiné à nous montrer combien Dieu déteste le parjure : «La neuvième année du règne de Sédécias, le second mois et le dixième jour, Nabuchodonosor marcha avec toute son armée sur Jérusalem; et il l'environna, et il éleva tout autour des retranchements, et la ville demeura bloquée et assiégée jusqu'à la onzième année du règne de Sédécias, au neuvième jour du mois. Et la famine régnait dans la ville entière, et le peuple n'avait pas de pain pour manger; et la cité fut réduite à la dernière extrémité.» (IV Roi 25,1-4) Le Seigneur pouvait assurément dès le premier jour livrer les Juifs à leurs ennemis et les ranger sous leur domination. S'il permit qu'ils souffrissent les horreurs d'un siège de trois ans, c'était afin que doublement punis par la terreur que leur inspiraient au dehors les soldats de l'armée ennemie, et par la famine qui les dévorait au dedans, ils obligeassent leur roi, même contre son gré, à se soumettre aux barbares, et à expier ainsi sa faute dans une certaine mesure. Du reste, cette explication-ci est la vérité, et non une explication conjecturale de ma part, comme le prouve ce langage que le Seigneur tenait à Sédécias par l'organe de son Prophète : «Si tu vas te soumettre aux généraux du roi de Babylone, tu conserveras la vie. Jérusalem ne sera pas livrée aux flammes, et vous vivrez toi et ta maison. Si tu refuses de te rendre aux généraux du roi de Babylone, cette ville tombera dans les mains des Chaldéens, et ils la détruiront par le feu, et tu n'échapperas pas à leurs mains. Et le roi dit à Jérémie : Je crains les Juifs qui sont passés du côté des Chaldéens; je serais peut-être livré entre leurs mains, et ils feraient de moi un sujet de dérision. Et Jérémie lui répondit : Il n'en sera rien. Ecoute la voix du Seigneur qui te parle par mon entremise; et tu t'en féliciteras, et ta vie sera conservée. Que si tu t'obstines à ne pas sortir, voici le langage que me dicte le

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

Seigneur : Toutes les femmes qui seront restées dans la maison de Juda seront conduites aux princes du roi de Babylone, et elles diront : Ces hommes qui parlaient de paix vous ont séduits, et ils ont prévalu contre vous; ils ont conduit vos pas en des lieux glissants, et se sont éloignés de vous. Puis ils conduiront aux Chaldéens vos femmes et vos enfants; vous n'éviterez pas leurs mains, mais vous serez punis par le roi de Babylone, et cette ville deviendra la proie des flammes.» (Jer 38,17-23)

Ces paroles n'ayant pu convaincre Sédécias et l'arracher à la prévarication et à l'iniquité, le Seigneur livra la ville au bout de trois ans, manifestant par ce délai sa clémence et l'ingratitude de ce monarque. Les ennemis entrèrent dans Jérusalem sans rencontrer d'obstacles, et ils mirent le feu à la maison du Seigneur, à la maison du roi et aux maisons de la ville entière; et le chef des cuisiniers incendia tous les édifices considérables, et il renversa les murailles qui défendaient Jérusalem : en tous lieux s'élevaient les flammes allumées par les barbares, dirigées et promenées en tous sens par le parjure. Le chef des cuisiniers emmena le peuple qui était resté dans la ville et ceux qui avaient accompagné le roi. «Les colonnes d'airain qui étaient dans le temple du Seigneur, les vases, les urnes d'airain qui étaient dans la maison du Seigneur furent brisés par les Chaldéens. Ils emportèrent les bassins d'airain, les crochets, les coupes, les encensoirs et tous les vases qui étaient employés au culte divin. Ils emportèrent aussi les réchauds, les coupes d'or et d'argent. Deux colonnes, plusieurs bases, la mer que Salomon avait représentée dans la maison du Seigneur, devinrent la possession de Nabuzardan chef des cuisiniers. Il s'empara aussi de Saram, le grand-prêtre, de Saphan, qui occupait après lui le premier rang, et de trois gardiens de la porte. Dans la ville il prit l'eunuque qui commandait les hommes de guerre, et cinq des hommes qui voyaient la face du roi, Saphan l'un des principaux officiers de l'armée, un scribe et soixante hommes, et il les conduisit au roi de Babylone, lequel les frappa et les mit à mort.» (IV Roi 25,13-21)

Rappelez-vous maintenant la faux volante qui s'abat sur la maison du parjure pour renverser les pierres et le bois qui en soutiennent les murs. Rappelez-vous comment ce torrent, après avoir pénétré dans Jérusalem, en a détruit les maisons, le temple, les remparts et les magnifiques édifices; comment il l'a transformée en un amas de ruines, sans que ni le Saint des Saints, ni les vases sacrés, ni quoi que ce soit, aient pu se soustraire au châtement et à la vengeance qu'avait provoqués la violation d'un serment. Tandis que Jérusalem subissait sa misérable destinée, le sort de son roi était encore plus triste et plus misérable. La même faux volante qui avait renversé les édifices de sa capitale le renversa lui-même dans sa fuite. «Le roi, raconte l'écrivain sacré, sortit de nuit par la porte de la ville; et les Chaldéens environnèrent Jérusalem; et l'armée des Chaldéens se mit à poursuivre le roi; et ils le prirent, et ils le garrottèrent et ils le menèrent au roi de Babylone. Et le roi de Babylone traduisit en jugement Sédécias: et il massacra ses enfants en sa présence, et il lui fit crever les yeux, et il le chargea de fers, et il l'emmena à Babylone.» (IV Roi 25,4-7)

Que signifient ces mots : «Il traduisit Sédécias en jugement ?» Ils signifient qu'il lui demanda compte de sa conduite, et qu'il entra en explication avec lui. D'abord il égorge ses enfants pour lui faire sentir l'horreur de son état; et quand il l'a rendu spectateur de cette affreuse tragédie, alors il lui fait crever les yeux. Pourquoi ce nouveau supplice ? afin que Sédécias servît de leçon vivante aux barbares comme aux Juifs qui habitaient Babylone : afin que la vue de cet aveugle leur apprit à tous quel mal est le serment : afin encore que, durant toute la route, les habitants des lieux qu'il devait traverser, frappés à l'aspect de ce captif aveugle, comprissent par la grandeur de la peine la grandeur du forfait. De là ces deux oracles des deux Prophètes : «Il ne verra pas Babylone,» dit l'un. (Ez 12,13) «Il sera traduit à Babylone,» disait l'autre. (Jer 32,5) Quoique ces deux oracles semblent se contredire, il n'en est rien cependant : l'un et l'autre sont vrais. Il est vrai que Sédécias n'a pas vu Babylone, et il est vrai néanmoins qu'il a été conduit à Babylone. Comment se fait-il qu'il n'ait pas vu Babylone ? parce qu'il a été privé de la vue en Judée. Là où le serment avait été violé, là le châtement et la vengeance ont atteint le parjure. Comment a-t-il été conduit à Babylone ? dans la condition d'un captif. Ces deux châtements, la cécité et la captivité, les Prophètes les ont isolément annoncés. Le premier par ces paroles : «Il ne verra pas Babylone,» prédit la cécité; le second par celles-ci : «Il sera conduit à Babylone,» prédit la captivité.

4. Que ces exemples, mes bien-aimés, que ces considérations présentes, jointes aux considérations développées précédemment, nous déterminent à renoncer à cette déplorable habitude : c'est vous tous que je supplie et que je conjure. Si dans l'Ancien Testament, où

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

les Juifs n'étaient pas appelés à une conduite parfaite, quand Dieu les traitait avec beaucoup de condescendance, un simple serment attira sur eux un si terrible courroux, un tel désastre et une telle captivité, quelles peines devra-t-on réserver à ceux qui ne s'abstiennent pas de serments sous une loi qui les interdit formellement et qui embrasse des prescriptions si nombreuses. Ce qu'il faut nous proposer, ce n'est pas seulement de nous rendre à l'assemblée ordinaire et d'y écouter les paroles qui y seront prononcées. Nous nous exposons à un jugement plus rigoureux et à une punition inévitable quand, à l'assiduité aux instructions, nous ne joignons pas l'observation des conseils que l'on nous y donne. Quelle défense, quelle excuse aurons-nous si, après avoir fréquenté ces réunions et joui de l'enseignement le plus complet, depuis nos premières années jusqu'à une extrême vieillesse, nous restons tels que nous étions autrefois, sans avoir travaillé sérieusement à nous corriger d'un seul défaut ? Que l'on ne m'objecte pas l'habitude : c'est notre impuissance à venir à bout de l'habitude qui provoque mon indignation et ma colère. Si nous ne surmontons pas nos habitudes, comment surmonterons-nous la concupiscence ? C'est dans la nature que la concupiscence puise son principe. En tant que désir la concupiscence est une chose toute naturelle; en tant que mauvais désir, elle renferme un élément qui a sa source dans la volonté. Mais l'habitude de jurer a son principe, non dans notre volonté, mais dans notre seule négligence.

Pour vous convaincre que notre négligence seule, et non la difficulté de la réforme, a permis à ce vice de faire des progrès si considérables, songez aux entreprises beaucoup plus épineuses menées par les hommes à bonne fin, sans qu'ils en attendent aucune récompense; songez aux préceptes si pénibles, si accablants que le démon nous impose, sans que la difficulté en empêche l'exécution. Voyez un jeune homme entre les mains de personnes qui cherchent à l'énerver et à assouplir ses membres : il travaille à courber son corps en forme de roue, il se roule sur le pavé, et par le tournoiement qu'il imprime soit à ses mains, soit à ses yeux, soit de toute autre manière, il s'efforce de se rendre digne de la qualification d'efféminé, ne tenant compte ni de la peine qu'elle lui coûtera, ni de l'ignominie à laquelle il se condamne. Connaissez-vous, je vous le demande, une entreprise plus laborieuse ? Et ces individus que l'on entraîne dans les chœurs de danse, et dont les membres ont la légèreté des ailes de l'oiseau, est-ce que, en les voyant, vous n'êtes pas frappés d'étonnement ? Et ces jongleurs qui jettent alternativement des épées en l'air, et les reçoivent ensuite par la poignée, ne couvrent-ils pas de confusion quiconque refuse d'endurer la moindre peine pour la vertu ? Que dire de ces hommes qui mettent une perche sur leur front et l'y maintiennent dans une aussi complète immobilité que celle d'un arbre dont les racines plongent dans la terre ? Ce qui est encore plus surprenant c'est qu'ils font jouer ensemble à l'extrémité de la barre de bois, de petits enfants; et cependant ni leurs mains, ni aucune autre partie du corps, mais leur front seul, suppléant aux chaînes les plus solides, conserve cette perche inébranlable. D'autres marchent sur une simple corde d'un pas aussi sûr que l'on marche sur un sol uni. Ainsi l'art a rendu possibles des choses dont la seule pensée paraissait impossible à admettre. Les serments nous fournissent-ils le droit de tenir le même langage ? Quelle difficulté, quelles fatigues, quelle industrie, quels dangers alléguerons-nous ? Il n'est besoin de notre l'art que d'un peu de zèle, et nous viendrons bientôt parfaitement à bout de cette entreprise.

Ne me dites pas : J'en ai exécuté la plus grande partie. Tant que vous ne l'aurez pas exécutée tout entière, croyez n'avoir rien fait : le point que vous avez négligé rend inutile le reste de vos efforts. Souvent, pour n'avoir pas fait attention, en couvrant une maison nouvellement construite, à une tuile ébranlée, on a exposé la maison à une ruine complète. Les vêtements donnent lieu à une observation du même genre : une petite déchirure qu'on ne fait pas disparaître prend bientôt des proportions effrayantes. C'est ce qui plus d'une fois arrive aux torrents : dès qu'ils ont rencontré une faible issue, toutes leurs eaux ne tardent pas à s'y précipiter. Voilà pourquoi, alors même que vous vous seriez entouré de défenses de toutes parts, si vous avez oublié un seul point, quelque peu important qu'il soit, vous devez en fermer l'accès au démon, afin que vous soyez tout à fait en sûreté. La faux volante, la tête de Jean ont passé sous vos yeux; vous avez entendu l'histoire de Saül; vous avez entendu la cause de la captivité des Juifs; vous avez, avec toutes ces choses, entendu la sentence sortie de la bouche du Christ, déclarant que le serment non moins que le parjure est un acte diabolique et l'œuvre de l'esprit du mal. On ne vous a pas caché que le parjure est la conséquence inséparable du serment. Rassemblez tous ces traits, vous dirai-je maintenant, et gravez-les dans votre cœur. Voyez-vous les femmes et les petits enfants suspendre à leur cou, comme une protection puissante, le livre des Evangiles, et le porter

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

en quelque lieu qu'ils aillent ? Pour vous, écrivez dans votre esprit les préceptes et les lois de l'Évangile. Vous n'avez besoin ici, ni d'or, ni d'argent, ni de livre à acheter : avec la volonté et la résolution d'une âme arrachée à son engourdissement, vous aurez votre évangile que l'on ne pourra vous ravir. Vous ne le porterez pas d'une manière sensible, mais vous le posséderez en vous-même au plus intime de votre cœur.

Lors donc que vous abandonnerez votre couche et que vous sortirez de votre maison, répétez ce commandement : «Et moi je vous le dis, il ne faut jurer en aucune manière,» (Mt 5,34) et ce seul mot sera pour vous un enseignement suffisant. Cela ne vous coûtera pas beaucoup de peine; vous en serez quitte avec un peu d'attention. Qu'il doive en être ainsi, en voici la preuve : appelez votre fils, parlez-lui énergiquement, menacez-le de quelque châtiment, s'il n'observe fidèlement cette loi; et vous verrez avec quelle promptitude il se défera de sa mauvaise habitude. Mais n'est-il pas absurde, quand la crainte que nous inspirons à nos enfants suffit pour les maintenir dans l'obéissance, que nous ne craignons pas notre Dieu comme nos enfants nous craignent nous-mêmes. Ce que je vous disais naguère, je vous le répéterai encore maintenant : Faisons-nous une loi de ne mettre la main à aucune affaire, soit publique, soit privée, qu'après avoir assuré l'accomplissement de ce précepte; et alors, retenus par les barrières que nous aurons élevées, nous vaincrons la force de l'habitude, et nous mériterons pour nous et pour notre patrie les plus beaux titres de gloire.

Songez combien il sera glorieux d'entendre dire, sur tous les points de l'univers, que les chrétiens d'Antioche ont des mœurs dignes de ce nom, et que l'on n'entendra personne parmi eux, quelque nécessité qui l'y pousse, prononcer un serment. Voilà ce qu'apprendront les villes voisines; et des villes voisines cette nouvelle ne tardera pas à se répandre jusqu'aux extrémités de la terre, où la porteront les marchands qui habitent au milieu de nous, et que leurs affaires conduisent dans les lieux les plus divers. Que l'on fasse l'éloge des autres villes, que l'on en vante les ports, les places publiques, le riche commerce : pour vous, donnez aux voyageurs prêts à quitter Antioche, le droit de dire que nulle autre ville n'offre le spectacle qu'offre notre patrie; à savoir, que nos concitoyens aimeraient mieux voir leur langue coupée que de sentir un jurement sortir de leur bouche. Ce sera pour vous à la fois un titre de gloire et un gage de sécurité. Ce sera même le principe d'une précieuse récompense. Comme d'autres villes marcheront sur vos traces et imiteront votre conduite, Dieu réservant une récompense magnifique à celui qui gagnerait un ou deux de ses frères, quelle sera votre récompense à vous, si vous servez de leçon à l'univers tout entier ? Agissons donc avec zèle, modération et vigilance, puisque nous devons être récompensés et de nos propres mérites et des bonnes œuvres d'autrui, et que nous devons à ce titre obtenir du Seigneur une bienveillance particulière. Pussions-nous en jouir tous sans interruption, et recevoir en partage le royaume des cieux, par Jésus Christ notre Seigneur à qui la gloire et le pouvoir appartiennent, ainsi qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.